

# Qu'est-ce qu'on comprend dans un colloque anglophone sur Deleuze, quand on ne comprend rien à l'anglais ?

## Relation d'un accompagnateur

Patrick Veysseyre\*

Accompagner sa conjointe à un panel dont le thème en français est « Virtualité de Gilles Deleuze », dans le cadre d'un colloque international, est assez simple, excepté qu'il se déroule à l'Université d'Amsterdam, que le colloque est anglophone et que je ne comprends rien à l'anglais. La visite touristique de la ville d'Amsterdam était autant dans mes projets que d'assister au moins au panel dont elle faisait partie. Au-delà de la barrière linguistique, j'avais l'intention de connaître un milieu assez éloigné de mes préoccupations professionnelles.

Le premier contact avec les participants au panel devait se faire à gauche de la « Aula », lieu de rencontre proposé par une conférencière. Arrivé en avance pour repérage, je cherchai du regard qui pouvait être le René Lemieux du panel. Apercevant assis sur un banc un deleuzien jovial, pensif et lisant par intermittence un livre, je m'adresse à celui-ci : « N'êtes-vous pas Monsieur René Lemieux ! ». Il me répondit en anglais. Deux erreurs sur trois possibilités, il ne parle pas français, ce n'est pas René Lemieux, mais j'aurai la confirmation plus tard c'est bien un congressiste. Je m'intéresse maintenant aux mouvements des autres personnes autour de ce fameux lieu de rencontre. Je repère assez facilement parmi la population des autochtones en vélo ou habillés en orange – la Hollande étant en finale des championnats du monde de football – quelques groupes de congressistes qui vont et viennent. Avec un petit sac à dos ou documents sous le bras, ils lèvent les yeux vers

---

\* Patrick Veysseyre ([patrick.veysseyre@univ-bpclermont.fr](mailto:patrick.veysseyre@univ-bpclermont.fr)) est professeur à l'Université Blaise-Pascal Clermont-Ferrand II.

l'inscription « Université Amsterdam ». Ils semblent chercher d'un pas feutré et sans empressement la porte d'entrée pour s'inscrire aux « Deleuze Studies ». Profitant de leur découverte, nous comprenons que l'entrée du lieu d'inscription est plus à droite de l'entrée où nous attendions. Arrivé devant le porche, enfin signalé par une affiche du congrès, nous n'attendons pas longtemps pour qu'une première personne du panel remarque notre placement au lieu du rendez-vous. Quelques instants plus tard, le groupe du panel presque complet se rend à la séance d'ouverture.

Ayant rendez-vous à 13h30 au lieu même des différents panels, je veux en repérer l'endroit. Arrivé sur place, quelques participants retardataires n'ont pas encore trouvé le lieu d'inscription. Les étudiants hollandais organisateurs en tee-shirt orange tentent de leur expliquer en anglais, avec plan à l'appui, où se trouve la « Aula ». Une participante badgée n'arrive pas à comprendre le plan ni les explications d'une organisatrice, elle commence à paniquer en regardant sa montre. Tentant le tout pour le tout, je m'adresse à elle pour lui dire que je viens du lieu d'inscription et que je peux la conduire. Ethnologue de formation, elle me répond dans une seconde langue française qu'elle accepte avec plaisir. Chemin faisant, nous pouvons parler un peu en français.

A 13H30, les participants français du panel se retrouvent dans la cour de l'Université. Chacun exprime ses premières impressions de l'ouverture du colloque puis procède à faire un emploi du temps de l'après-midi. Cependant, le fond de la discussion se fait sur la capacité à chacun de s'exprimer en anglais le lendemain. À tour de rôle, ils s'excusent à l'avance de mal maîtriser la langue anglaise ; cela me rassure peu, n'étant pas capable de construire une simple phrase en anglais. La plupart s'appliquent à annoncer que leur texte avait été vérifié par un anglophone et, d'un regard de sportif, annoncent qu'ils se sont entraînés à chronométrer leur intervention à quinze minutes pile. Observant les autres participants du congrès, je remarque que certains doivent se connaître déjà : des embrassades, des bonjours amicaux. Ils semblent plus parler d'eux-mêmes que du contenu du colloque. Évidemment, beaucoup de participants sont aussi intervenants ; il doit être bien difficile de ne pas dire ce qu'ils veulent exposer à tous, sinon point d'écouter à leur intervention. Je trouve ces personnages bien sympathiques et

joyeux, je m'attendais à trouver des chercheurs studieux et concentrés ; ce n'est pas le cas. Les déplacements des congressistes sont assez lents et des mouvements de bien-être, non anguleux, accompagnent leur tenue vestimentaire assez vacancière. Des duos, trios et petits groupes, se forment au gré des arrivées dans une sorte de symbiose aléatoire comme si chacun avait déjà une empathie pour l'autre. D'autres s'affairent à comprendre le système de répartition des panels en linéaire et les numérotations codées des étages et salles. Ainsi, le plan des interventions en mains, ils entourent l'intervention qu'ils souhaitent entendre, partent et reviennent, montent et descendent les étages, questionnent ceux qui montent ou qui viennent d'ailleurs. On dirait des fourmis qui rentrent en contact afin d'obtenir la bonne direction. Les personnels d'entretien de l'Université avec en mains ruban collant, clefs, seaux, pinceaux ou transpalette, regardent avec incompréhension ces congressistes qui circulent en tous sens. Les animateurs en orange restent près des affiches, des badges et livrets du congrès.

### Les interventions au panel

Le mardi matin, tous les participants du panel avaient rendez-vous à 9h devant l'entrée du congrès afin de former une équipe unie, par l'angoisse de l'intervention. Cinq sur six intervenants sont là, s'inquiétant de l'endroit où peut bien être leur salle. Après quelques hésitations, nous suivons le capitaine de l'équipe par un véritable labyrinthe pour nous rendre à cette fameuse salle. Quelques personnes sont déjà installées, carnets, cahiers, crayons, papiers, plannings prêts à entrer en action. Je m'assieds au fond de la salle avec un autre accompagnateur, prêt à écouter sans comprendre mais à observer. La salle doit être destinée à des travaux dirigés pour une trentaine de personnes ; une estrade, une table bureau, un pupitre, deux chaises, un tableau, et un système de projection au plafond qui envoie sur l'écran des informations concernant son fonctionnement. J'ai au-dessus de ma tête, dans un angle du mur, une ventilation mécanique bruyante ; de toute façon, elle ne me gênera pas pour l'écoute. Le capitaine de l'équipe, le numéro 1 dans le planning des interventions, fouille dans son cartable gibecière : va-t-il faire apparaître un lapin blanc ? Une bouteille d'eau et quelques gobelets

sur la table annoncent un débat sérieux ou bien sont-ils là pour assouplir les gorges angoissées ?

Le numéro 1 décide d'organiser autrement la salle et ôte le pupitre. Il s'adresse au maillot orange organisateur et je vois arriver quatre autres chaises pour permettre aux six intervenants de s'asseoir face au public. Les intervenants qui ont pris place dans la salle se lèvent avec courtoisie pour aller sur l'estrade. J'assiste alors à un ballet de chaises. Certains veulent se mettre en recul par rapport aux autres, ne pas être au bord de l'estrade, pour ne pas tomber ou bien être un peu en recul par rapport au premier rang des écoutants. Ils se lèvent, s'assoient, se relèvent en changeant de chaise. Le numéro 2 demande au numéro 4 de céder sa place afin d'être derrière la table bureau qui ne pouvait accueillir que deux places. Un dernier mouvement des corps pour que chacun se range de 1 à 5 sur les chaises. Le numéro 1 commence ce que je crois être une présentation, puis arrivée un peu rapide du numéro 6 aussi livide que sa chemise blanche.

Je décide de chronométrer chaque intervention.

Le numéro 1, tête légèrement baissée, penché en avant, termine ce que j'estime être la présentation et enchaîne par une lecture de son texte à 9h06. Ne comprenant rien à son discours, je suis du regard les mouvements de la tête qui vont du texte à un demi-horizon du public. Pendant son exposé, il se prend parfois l'épaule gauche avec sa main droite comme pour soutenir et préserver son côté gauche ou bien pose les deux coudes sur la table pour stabiliser son discours. Quelques arrêts et quelques changements de ton me permettent de penser que le texte doit être ardu. Les écoutants prennent parfois des notes, mais ils restent très attentifs. Vers la 10<sup>e</sup> minute, le numéro 1 tourne sa feuille ou rien ne semble écrit — déjà fini — puis le discours reprend un peu pour finir par une roséole aux pommettes. Nous sommes à la 12<sup>e</sup> minute. La salle et l'équipe du panel applaudissent comme je le fais pour participer au rite. Pendant l'intervention du numéro 1, les autres intervenants sont restés enfoncés dans leur chaise, n'osant pas vraiment regarder dans sa direction, ni vers le public ; l'angle de la salle semble vraiment attirer leur attention. Il y a aussi quelques regards au plafond et des vrais sourires par intermittence pour soutenir leur numéro 1 et attendrir ceux qui vont les écouter par la suite.

9H20-9H34 : Le numéro 2, qui avait déjà anticipé, est bien à la chaise numéro 2. La tête droite légèrement de biais par rapport au public, elle déclame dans un rythme assez soutenu sans vraie variation de son. Un mot anglais compréhensible en français revient souvent et je me mets à le quantifier. Le mot « philosophie » est ainsi prononcé 17 fois pendant les 14 minutes de son intervention. Je crois comprendre quelle ne doit pas être philosophe, car il n'y a que les non-philosophes pour employer si souvent ce mot. La posture, toute en raideur, ne change pas pendant son intervention ; les personnes dans la salle sont attentives. Entre-temps, quelques personnes viennent de regagner la salle. Le public compte quatorze personnes à son apogée et trois supporters accompagnateurs. Des mouvements d'allers et venues au rythme des interventions me permet de faire une moyenne de douze personnes pour le panel. La capitaine de l'équipe surveille du coin de l'œil ce que je présume être son enregistreur. Applaudissements à la fin de l'intervention du numéro 2.

9H35-9H50 : Le numéro 3 débute son intervention. Le ton est assez fort, voire théâtral. Elle est active, lève parfois un bras dans un geste semi-circulaire pour accompagner son discours. Visiblement, elle tente d'acquiescer le public à sa cause, prévoyant même les effets puisqu'elle sourit avant de faire rire l'assistance sur une phrase à laquelle je ne comprends rien. Elle ressemble un peu à une actrice française de cinéma ; elle plisse parfois les yeux pour les maintenir ensuite le plus longtemps possible grands ouverts. Elle doit posséder son texte, elle reste très peu de temps à le regarder pour s'adresser à son public ; son accompagnateur de compagnon est en admiration. Une participante au congrès reste droite sur sa chaise et semble grande assise tant ces cheveux sont courts ; elle ferme les yeux par moment : fatiguée ou manque de sommeil ? Un Asiatique tripote son portable, une autre personne de l'assistance prend des notes sans arrêt. Des différences commencent à se faire dans le public. Vers la fin des interventions, je pourrais faire trois strates : les sérieux et les connaisseurs devant, les intermittents de l'écoute au milieu, les derniers arrivés et les non-connaisseurs au fond de la salle dont les trois accompagnateurs. Le numéro 3 arrive à la fin de son intervention, le rythme est constant, puis arrêt subit : 15 minutes pile, j'apprécie, quelle précision ! Applaudissements.

9H50-10H03 : S'ensuit un moment de questions, je n'ai pas compris que le panel s'exprime en deux temps. La première question semble assez facile, mais la deuxième question fut plus difficile. Au bout d'un moment, le visage pincé du numéro 2, à qui s'adresse la question, dit : « Je peux vous expliquer en français, cela sera plus facile pour moi. » Heureux enfin de comprendre quelque chose des Deleuze Studies, j'écoute. Il est question de temps et du rapport à l'espace ; tiens, c'est ma partie en didactique des sports collectifs. Malheureusement, au bout d'une minute, je ne comprends pas cette notion de temps qui n'est pas réelle et notre intervenante annonce, au bout d'une série d'explications ésotériques, que la notion d'espace liée à celle de temps est très intéressante comme l'est la question et que cela sera l'objet d'une prochaine recherche, ouf ! Ce n'était donc qu'un prélude à une recherche.

10H03-10h16 : Intervention du numéro 4. L'entame est en français, inquiétude du public. Ce n'est qu'un exergue. La suite en anglais se fait d'une voix claire et très audible. Elle n'a pas l'air de plaisanter, l'affaire semble sérieuse. Le bras gauche ballant, l'autre en appui par le coude sur la table accompagne le discours. Un vrai geste d'ouverture, elle pose son arme (posture du bras gauche) et elle porte ses mots avec la main (coude en appui sur la table et main ouverte à plat) comme pour les souffler vers le public. Elle a un mouvement d'orientation à partir de la tête après chaque regard jeté sur son texte ; la tête remonte en décalant la fovéale d'un écoutant à l'autre. Je comptabilise cinq fois le mot « Deleuze ». L'exposé ressemble à une démonstration par l'annonce de parties scandées, par un silence et un relevé de tête affirmatif, et une reprise de discours au son plus fort. Pendant les périodes longues d'exposé, le regard horizontal prend chaque personne à témoin. Les autres intervenants restent immobiles, personne ne semble vouloir bouger sur sa chaise. Le numéro 1, les deux coudes posés sur la table et les mains liées, soutient sa mâchoire. Le débit est rapide, le numéro 4 est en pleine expression, un sourire final, 13 minutes : déjà fini. Applaudissements.

10H17-10H28 : Intervention du numéro 5. Le début de la communication est plein d'énergie. Le discours est fluide, la voix est forte. Il se penche légèrement en avant pour appuyer des variations de tons. Il y a une forme de parti pris dans son attitude, il veut être

convaincant. Le regard est panoramique, il semble surveiller si tout le monde est attentif. Parfois, j'ai l'impression qu'il va se lever pour terminer une phrase. La raideur du cou accentué par un foulard de soie bleue disparaît assez rapidement ; au fil du discours, son corps s'assouplit avec les mots. Il semble à l'aise, et courageux dans son effort pour exposer. La personne un rang devant moi vient pratiquement de s'endormir, elle a lâché son crayon. Par contre, le gentil organisateur en maillot orange derrière lequel je suis fait maintenant partie du public ; il rit et réagit au discours, il est intéressé. D'autres personnes viennent de pénétrer dans la salle pour s'asseoir au dernier rang. Je ne vois pas le temps passer, la salle semble prête à réagir ; 11 minutes : l'intervention est déjà terminée. Applaudissements.

10H29-10H49 : Intervention du numéro 6. Scolaire, il commence par une lecture très rapprochée de son texte. La tête penchée en avant, il n'ose pas vraiment regarder le public. Je perçois du fond de la salle ses feuilles dactylographiées, parfois il accroche quelques passages et paraît reprendre quelques phrases. Je n'arrive pas à repérer un mot anglais dans son exposé. J'ai l'impression d'assister à un cours académique ; autant les deux intervenants précédents étaient alertes et actifs, autant le corps là est passif et légèrement absent. Son visage blanc se dilue avec sa chemise blanche ; les bras sont posés à plat sur la table. Le public prend quelques notes, la personne devant moi s'agite. Je regarde ma montre, les quinze minutes sont déjà passées. Sourires compréhensifs des intervenants, sauf le numéro 1 qui regarde plusieurs fois en direction de l'intervenant comme pour lui faire comprendre que le temps est fini. Imperturbable, le numéro 6 continue sa lecture ; vu le nombre de feuilles qu'il a sous le coude, cela doit durer encore longtemps. Puis rupture, une feuille ne semble pas à sa place ; reprise du discours, accélération puis tête levée ! la fin arrive : 20 minutes. Record battu et applaudissements.

Ayant décidé d'observer les visages des intervenants, je note que tous hormis le numéro 2 ont régulièrement un contact de leurs mains avec leur visage, soit pendant leur intervention soit pendant l'écoute des autres. On se touche le visage pour parler de Deleuze, je pense que ce dernier ne devait pas aimer les masques.

Vient la deuxième série de questions. Les doigts se lèvent, les questions fusent, mais un seul répond. Le numéro 5 semble vouloir

défendre les trois derniers intervenants. Il répond à tout va, se lève, se rassoit, lève les bras ; sourire des autres intervenants. Une personne du public semble prendre sa défense ; débat dans la salle. Quelque chose semble lui tenir à cœur et à corps ; il prend tout pour lui, défend la veuve et l'orphelin. Chacun des intervenants commence à changer de position sur sa chaise ; cette dernière apparaît comme un objet central dans le panel. Le numéro 1 rappelle par un levé de bras les données horaires, tous les membres du panel se déplacent en tournant autour de leur chaise comme pour ne pas venir directement dans la salle. Une charmante dame, au long débit, les félicite.